

128. F. 572.

LE DÉT D'ALGER

OU

La Visite au Pensionnat,

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE,

DE MM. ÉTIENNE ET NANTEUIL,

Mise en Vaudeville,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASSE DRAMATIQUE,
LE 30 SEPTEMBRE 1831.



PRIX: 1 FR. 50.



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.



1831

PERSONNAGES.

MADAME DUBREUIL, maîtresse de pension, à Paris.

LAURE,
NATHALIE, } jeunes pensionnaires, }
AGLAË,

JOLIBOIS, maître de danse du pensionnat.

PERCEVAL, prétendu de Laure.

JÉROME, jardinier du pensionnat.

UNE JEUNE PENSIONNAIRE.

GROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES.

ACTEURS.

M^{me} JULIENNE.

M^{lles} DESPRÉAUX.

JENNY COLON.

LÉONTINE FAY.

MM. BOUFFÉ.

ALLAN.

KLEIN.

M^{lle} MARIA.

La scène se passe à Paris dans le pensionnat de madame Dubreuil.

NOTA. Les acteurs sont placés, en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre, le premier tient la droite de l'acteur, ainsi de suite.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, et celle de tous les ouvrages représentés au Gymnase dramatique, à M. Hormille, chef d'orchestre, au théâtre.

LE DEY D'ALGER,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un grand salon. Au milieu, dans le fond, est une tribune, dans laquelle est une chaise curule; aux deux côtés de la tribune, deux portes latérales, dont l'une, celle qui est à droite de l'acteur, est la porte du jardin, où les pensionnaires vont pendant leurs récréations, l'autre, la porte d'entrée; à droite, sur le devant de la scène, une table, sur laquelle on voit plusieurs volumes.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DUBREUIL, *assise à la tribune*, NATHALIE, LAURE, AGLAË, et LA PETITE PENSIONNAIRE *qui parle, assises sur un banc à la gauche de madame Dubreuil; les autres pensionnaires assises de l'autre côté. Elles sont toutes occupées, les unes à dessiner, les autres à lire, quelques-unes à examiner des cartes de géographie.*

CHOEUR.

Air de l'Introduction de la Fiancée.

Travaillons, mesdemoiselles,
Employons tous nos instans;
Le talent sied bien aux belles,
Tâchons d'avoir des talens.

LA PETITE PENSIONNAIRE, *qui est à côté d'Aglaë.*

Laissez moi donc tranquille, mademoiselle. Madame Dubreuil, faites donc finir mademoiselle Aglaë, qui s'amuse à effacer mon dessin.

AGLAË.

Ne l'écoutez pas, madame... Demandez plutôt à Laure et à Nathalie.

LA PETITE PENSIONNAIRE.

Je le crois bien... vous vous entendez toutes les trois.

MADAME DUBREUIL.

Silence donc, mesdemoiselles, silence... en vérité, on se croirait à la classe des enfans... Comment, nous n'avons que trois heures d'exercices par jour, et vous ne pouvez pas vous contenir. Vous savez cependant quel est le but de votre éducation... on doit vous établir en sortant de chez

moi ; et si vous n'apprenez pas à dessiner , à chanter , à danser , à faire des vers , et à jouer la comédie , comment voulez-vous devenir de bonnes femmes de ménage ?

LA PETITE PENSIONNAIRE.

C'est qu'Aglé est une contrariante.

LAURE.

Et vous , une rapporteuse.

MADAME DUBREUIL.

Aglé , donnez à vos compagnes une idée de la perfection avec laquelle on apprend à lire chez moi... prenez dans vos livres , ouvrez le premier volume venu... (*aux pensionnaires qui causent.*) Paix donc , mesdemoiselles , on ne s'entend pas.

AGLÉ , lisant.

« De l'éducation des filles , par Fénelon , chapitre IV. Il n'existe pas d'établissements plus funestes que ceux où les filles sont élevées en commun. Au lieu de les exercer aux devoirs de leur sexe , on les forme à l'école de la frivolité... les seuls instituteurs des filles , doivent être leurs mères. »

MADAME DUBREUIL , se levant et descendant de la tribune.

Arrêtez... ah ! mon Dieu , mon Dieu ! que vous lisez mal ! en vérité , je crois que huit jours d'absence vous ont fait oublier tout ce que vous saviez... peut-on lire avec aussi peu de grace ! Vous m'avez fait un mal !... posez ce volume , mademoiselle , je vous en supplie... (*à part.*) Voilà un livre bien impertinent !... C'est cet ivrogne de Jérôme , mon jardinier , qui l'aura laissé entrer , malgré ma défense... Mais justement , le voici.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS , JÉRÔME.

(*Il est entre deux vins , et a un paquet sous le bras ; il entre par la porte de gauche , et vient se placer à la gauche de madame Dubreuil.*)

JÉRÔME.

Madame Dubreuil , j'ai bien l'honneur de vous présenter mes devoirs très humbles , ainsi qu'à toute la petite bande joyeuse.

MADAME DUBREUIL.

Jérôme , une fois pour toutes , je vous défends d'entrer ici , à l'heure des exercices.

JÉRÔME.

Oui , madame... mais nous touchons au moment de la ré-

création. (*La cloche sonne.*) Tenez, voilà justement la cloche. (*Au premier coup de cloche toutes les pensionnaires se lèvent et chantent le chœur qui suit.*)

CHOEUR.

Air de Bonaparte à Brienne.

L'heure s'est fait entendre,
 Courons nous divertir;
 Ne faisons pas attendre
 Le signal du plaisir.

(*Elles sortent toutes en désordre, et vont au jardin.*)

SCÈNE III.

MADAME DUBREUIL, JÉRÔME.

JÉRÔME, *les regardant partir.*

Brrr... c'est comme un essaim de jeunes abeilles qui prend sa volée... Mais je n'ai que ça à vous dire, madame... prenez garde aux frelons.

MADAME DUBREUIL.

Voilà tout ce que...

JÉRÔME.

Non, madame... quand je dis que je n'ai que ça à vous dire... c'est que j'ai autre chose.

MADAME DUBREUIL.

Expliquez-vous.

JÉRÔME, *lui montrant le paquet.*

D'abord, madame, voilà les costumes pour cette tragédie turque de votre composition, que vos élèves doivent représenter le jour de votre fête.

MADAME DUBREUIL.

C'est bon, Jérôme, portez-les au magasin.

JÉRÔME.

Oui, madame, je vais les porter au magasin. (*Il dépose le paquet sur un banc.*) Ensuite vous m'avez défendu de laisser entrer des romans.

MADAME DUBREUIL.

Oui... vous exécutez fort bien mes ordres. Hier encore, on a trouvé NOTRE-DAME DE PARIS sous l'oreiller d'une pensionnaire.

JÉRÔME.

Elle avait peut-être la tête trop basse... au reste, en parlant de romans, voilà, madame, un catalogue de livres qu'on m'a donné à un cabinet littéraire de lecture. Voulez-vous voir s'il n'y a pas là-dedans quelque chose de suspect.

MADAME DUBREUIL, *lisant*.

Le Neveu du Chanoine, ou les Confessions de l'abbé Guignard... Ah! mon Dieu!... quelle horreur!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Emportez cela, je vous prie,
Que de livres contre les mœurs!

JÉRÔME.

Dans celui-là, c'est donc d'la p'tit' drôlerie?

MADAME DUBREUIL.

Le vice est caché sous les fleurs;
Et je dois ici l'interdire,
Car je frémis de tout le mal
Que causerait cet ouvrage immoral.

JÉRÔME.

Diabl'! madame a ben fait de l'lire;
Oui, madame a bien fait de l'lire.

MADAME DUBREUIL, *lisant*.

A males de la vertu... » À la bonne heure.

JÉRÔME.

Oh! pour celui-là, il est de notre district!... (*Madame Dubreuil lui rend le catalogue qu'il met dans sa poche.*) A propos, j'oubliais... il y a bien pis qu'un roman, qui demande à entrer.

MADAME DUBREUIL.

Qu'est-ce que c'est?

JÉRÔME.

C'est un homme, madame.

MADAME DUBREUIL.

Un homme!

JÉRÔME.

Oui, madame... un homme en un seul volume, avec figure... il m'a dit qu'il s'appelait Perce... Percevin.

MADAME DUBREUIL.

Perceval?

JÉRÔME.

Oui, Perceval... qu'il était un des plus riches propriétaires de la Bourgogne, qu'il était le prétendu de mademoiselle Laure, qu'il venait la voir de la part de son oncle. Vous sentez bien, madame, que je suis sourd de cette oreille-là... aussi, lui ai-je répondu bien doucement : « Quand vous viendriez de la part du diable... » Venez-vous de la part de madame? voyons.

MADAME DUBREUIL.

Vous avez bien fait, Jérôme : mais je connais ce mon-

sieur ; je suis même prévenue de son arrivée ; ainsi , faites entrer.

JÉRÔME, *allant vers la porte, et s'arrêtant au moment de sortir.*

Ma foi, il n'a pas attendu la permission ; car le voilà lui-même. Il ne se gêne pas, ce monsieur-là.

MADAME DUBREUIL, *à Jérôme, qui sort.*

Ne sortez pas, Jérôme, j'aurai besoin de vous.

JÉRÔME.

Je reste, madame... (*Il rentre, et se place à la droite de madame Dubreuil.*)

SCÈNE IV.

JÉRÔME, MADAME DUBREUIL, PERCEVAL.

PERCEVAL.

Madame, permettez-moi...

MADAME DUBREUIL.

C'est monsieur Perceval ! Je vous attendais. L'oncle de Laure...

PERCEVAL.

Il m'aurait accompagné sans un malheureux accès de goutte.

JÉRÔME.

La goutte ! je l'aime plus que je ne la crains.

MADAME DUBREUIL.

Monsieur, vous arrivez depuis peu de temps de la Bourgogne ?

PERCEVAL.

Oui, madame ; je viens de faire un assez long voyage. Par suite d'arrangemens de famille, M. Dervière me destine à devenir l'époux de sa nièce : je n'ai pas encore le bonheur de la connaître ; mais puisqu'elle vous a été confiée...

MADAME DUBREUIL.

Monsieur...

PERCEVAL.

Cependant je ne vous dissimulerai pas que M. Dervière m'a, pour ainsi dire, effrayé.

MADAME DUBREUIL.

Comment donc ?

PERCEVAL.

Il m'a parlé d'un éloignement invincible pour le mariage.

MADAME DUBREUIL.

Et vous ne croyez pas à cette sorte d'antipathie ?

PERCEVAL.

Non, madame ; je connais un peu trop le monde , et surtout les femmes.

JÉRÔME , *d part.*

Il paraît que c'est un luron.

PERCEVAL.

Je vous avoue même que , sans la bonne renommée dont jouit votre maison...

MADAME DUBREUIL.

Tenez, monsieur, il faut vous parler avec franchise. Laure n'a pas encore quinze ans. Elle me fut confiée dès sa plus tendre enfance, avec deux orphelines à peu près du même âge. La conformité de leur situation, de leur caractère, une certaine sympathie ; tout a concouru à réunir ces trois jeunes cœurs : toujours ensemble, elles ont pris les mêmes goûts, les mêmes habitudes ; elles partagent également et les plaisirs et les peines. Comment pourrais-je blâmer leur union ? C'est la candeur et l'innocence embellies par l'amitié.

JÉRÔME.

Sans comparaison, c'est comme qui dirait trois tournesols sur la même tige.

PERCEVAL.

Je vous entends, madame, c'est moi qui viens porter la désolation dans la petite famille.

MADAME DUBREUIL.

J'ai déjà voulu les préparer à cette cruelle séparation, et je ne vous cacherai pas que les larmes... mais votre présence va dissiper ce léger nuage.

PERCEVAL.

Voilà donc la cause de cette répugnance dont m'avait prévenu M. Dervière. Je me rappelle en effet qu'il m'a parlé du petit trio.

MADAME DUBREUIL.

C'est qu'elles sont allées toutes trois chez lui... Il est impossible de les séparer.

PERCEVAL.

Au reste, je m'estime fort heureux de n'avoir à combattre que l'amitié... Je vous avouerai que je craignais d'abord un sentiment plus tendre.

Ain du Pot de fleurs.

Je me disais : Laure arrive à cet âge
Qu'en souriant, l'amour semble épier ;

Et dans un cœur encor novice et sage,
Je suis heureux d'arriver le premier.

MADAME DUBREUIL.

Cette innocence, aux attraits réunie,
De ma maison prouve l'austérité.

~~PERCEVAL.~~

PERCEVAL.

Ça prouve aussi que je me suis hâté,
Et que la poste est bien servie.

Mais pourrai-je parler à la charmante Laure ? On m'a dit qu'elle avait pris sérieusement la résolution de ne pas me voir.

MADAME DUBREUIL.

Pur enfantillage ! Cependant elle a un peu de tête ; mais je m'en vais la faire avertir, et nous la surprendrons, car elle ne sait pas que vous êtes ici.

JÉRÔME.

C'est ça, c'est ça ! pas mal trouvé !

MADAME DUBREUIL.

Jérôme, au lieu de raisonner, appelez Laure.

JÉRÔME, *allant à la porte du jardin, qui est restée ouverte, et appelant.*

Mameselle Laure ! mameselle Laure ! Il y a là un monsieur qui vous demande.

MADAME DUBREUIL.

Tais-toi donc.

LAURE, *du jardin.*

Un monsieur ?

JÉRÔME.

Oui, un monsieur qui vient pour vous épouser.

MADAME DUBREUIL.

Le maudit bavard !

JÉRÔME.

Voilà qu'elle se sauve comme si le diable l'emportait.

MADAME DUBREUIL.

Allons, Jérôme, sortez.

JÉRÔME.

Comment, madame, est-ce que j'ai tort ?

MADAME DUBREUIL.

Très certainement.

JÉRÔME.

Ah ! ça, fallait-il appeler, ou ne le fallait-il pas ?

MADAME DUBREUIL.

Sans doute, il le fallait, mais il ne fallait pas...

JÉRÔME.

Il fallait... il ne fallait pas...

MADAME DUBREUIL, à *Perceval*.

Mais à quelque chose malheur est bon... Jecrois, en effet, qu'il vaut mieux la préparer à votre visite. Ayez la bonté de passer chez moi, je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

PERCEVAL.

Allons, madame, je m'abandonne à vos soins.

MADAME DUBREUIL.

Jérôme!

JÉRÔME.

Madame...

MADAME DUBREUIL.

Conduisez monsieur dans mon appartement.

JÉRÔME, *prenant le paquet qu'il avait déposé sur le banc*.

On ne peut pas se passer de moi, c'est impossible. (à *Perceval*.) Monsieur, sans cérémonie, je passe devant, je vous montre le chemin. (*Il sort, Perceval sort avec lui.*)

SCÈNE V.

MADAME DUBREUIL, *seule*.

Tous les jours on découvre de nouvelles bizarreries dans le cœur humain... Depuis près de dix ans que j'ai formé dans le plus beau quartier de Paris ce pensionnat, qui jouit, je m'en flatte, de la meilleure réputation, je n'ai pas vu une seule de mes pensionnaires qui ne brûlât de me quitter... voilà la première à qui le mariage fait peur... mais la voici... Laure, approchez, mademoiselle.

SCÈNE VI.

MADAME DUBREUIL, LAURE, *entrant par la porte du jardin, et regardant de tous côtés**, AGLAE ET NATHALIE *la suivent de près, et écoutent la conversation*.

MADAME DUBREUIL.

Eh bien! que regardez-vous... je suis seule.

LAURE.

Mais, que m'avait dit?...

MADAME DUBREUIL.

Cet imbécile de Jérôme... est-ce que vous le croyez?... Ecoutez-moi, mon enfant : j'ai reçu encore aujourd'hui des

* Laure, madame Dubreuil.

nouvelles de votre oncle; il persiste dans l'intention de vous marier.

LAURE.

J'étais bien sûre que vous alliez me donner du chagrin... Eh bien ! répondez-lui que je persiste dans mon refus.

MADAME DUBREUIL.

Mais observez donc , ma chère Laure , que vous avez été privée de bonne heure de vos parens ; qu'il ne vous reste plus qu'un oncle déjà vieux , et qu'après sa mort , vous serez sans appui dans le monde.

LAURE.

Je n'en manquerai jamais , madame.

MADAME DUBREUIL.

Et sur qui comptez-vous ?

LAURE.

D'abord sur mes deux amies , et ensuite sur vous.

MADAME DUBREUIL.

Sans doute , je vous aimerai toujours ; mais d'un instant à l'autre , vos deux amies peuvent se marier.

LAURE.

Se marier ! ah ! mon Dieu , non... j'en réponds comme de moi... Nous avons fait serment de ne jamais nous quitter.

MADAME DUBREUIL.

Serment d'enfant.

LAURE.

D'enfant !... Eh bien ! je vous prends par vos propres paroles. Si je suis un enfant , mon oncle a tort de me marier ; et si je ne le suis pas , je ne dois pas manquer à mon serment... car vous m'avez dit vingt fois que c'était une chose sacrée , dont il n'était pas permis de se jouer.

MADAME DUBREUIL.

Allons , trêve de plaisanterie , Laure , je vous parle sérieusement.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Je l'espère , à ce mariage ,
 Mon enfant , vous consentirez :
 Croyez que mon conseil est sage ;
 C'est en vain que vous soupirez ,
 Plus tard , vous me remercierez ;
 Car tout change , hélas ! dans la vie ,
 Et souvent , après quelques jours ,
 On voit s'éloigner une amie ;
 Mais un mari reste toujours.
 Oui , souvent on perd une amie ,
 Mais un mari reste toujours.

Préparez-vous donc à recevoir l'époux qui vous est destiné.

LAURE.

Non, madame, j'aime mieux mourir.

MADAME DUBREUIL.

Puisque cela est ainsi, mademoiselle, je vous signifie qu'à dater d'aujourd'hui, vous n'êtes plus au nombre de mes pensionnaires, et que vous partirez sous deux jours pour la terre de votre oncle. (*à part.*) Le pouvoir y échoue, je vois bien qu'il faut employer l'adresse. (*haut.*) Je vous afflige, Laure... Ah! croyez qu'il m'en coûte, et ne voyez en moi que l'interprète d'un parent qui veut votre bonheur. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

LAURE, *seule.*

Sous deux jours! ah! mon Dieu! que je suis malheureuse!

SCÈNE VII.

NATHALIE, LAURE, AGLAÉ.

AGLAÉ.

Nous avons tout entendu, ma belle... Ah! mon Dieu! qu'elle est méchante!

NATHALIE.

Elle devient insupportable.

AGLAÉ.

Elle est d'une inconséquence... Enfin, il y a deux ans qu'elle ne cesse de nous dire que les hommes sont des volages, des trompeurs... et puis voilà que tout à coup, elle veut t'en faire prendre un... En vérité, je ne conçois rien à la manière dont on nous élève.

LAURE.

Il faudra donc nous quitter.

AGLAÉ.

Oh! que non... Tu peux te passer d'un mari... Tu n'as qu'à demander ta fortune, et nous emmener avec toi.

NATHALIE.

C'est ça.

LAURE.

Mais je suis trop jeune... on ne voudra pas me la rendre.

NATHALIE.

Eh bien! il faut tout abandonner, et nous échapper sur-le-champ.

AGLAÉ.

Oui, partons. (*Elles font quelques pas pour sortir.*)

LAURE, *s'arrêtant.*

Mais, où irons-nous?

NATHALIE.

Ma foi, je n'y ai pas pensé.

AGLAÉ, *revenant.*

Mon Dieu! que c'est cruel... Il faudrait pourtant trouver un moyen...

LAURE.

Songez que nous n'avons pas de temps à perdre... que c'est sous deux jours...

AGLAÉ, *passant au milieu.*

Écoutez... Je demande que nous tenions conseil... chacune va donner son avis. Allons, Nathalie, parlez.

NATHALIE, *après avoir réfléchi.*

Mais il y a une chose bien simple; c'est de rester toujours dans le pensionnat de madame Dubreuil.

LAURE.

Impossible, ma bonne... Tu vois bien qu'elle veut déjà me renvoyer.

AGLAÉ.

Mon Dieu! quelle proposition... Rejeté, mademoiselle... rejeté.

NATHALIE, *passant au milieu* *.

Il me semble alors que pour rester toujours ensemble il n'y a qu'un moyen.

AIR : *Faisons la paix.*

Toutes les trois,
Pour qu'aucune ne soit jalouse,
Entre nous, il faut faire choix
D'un seul mari, qui nous épouse
Toutes les trois.

LAURE.

Oh! ça ne se peut pas.

AGLAÉ.

Attendez... Oh! quelle idée... oui... c'est cela!... Mes amies, j'ai votre affaire.

LAURE.

Où donc?

AGLAÉ, *courant prendre un volume sur la table.*

Dans ma Géographie... (*se plaçant entre Nathalie et Laure.*) **
Attention... (*elle lit.*) « Turquie. — Ce pays, et les diverses
« régences barbaresques qui en dépendent, sont gouvernés
« par des souverains dont l'autorité est absolue... Ils peu-

* Aglaé, Nathalie, Laure.

** Nathalie, Aglaé, Laure.

« vent , ainsi que les sujets de leur empire , avoir plusieurs
 « femmes ; celles des grands sont magnifiquement traitées.
 « On prodigue devant elles tous les trésors et les parfums
 « de l'Arabie. Elles vivent en commun , et ont une multi-
 « tude d'esclaves soumis à leurs ordres... On va les choisir
 « dans toutes les parties du monde , et l'on ne prend que
 « les plus jolies. »

LAURE.

Dans ce cas , il doit y avoir des Françaises.

AGLAE.

Eh bien ! qu'en dites-vous , mes amies ?

LAURE.

Je te devine... C'est charmant.

AGLAE.

Sans nous flatter , nous ne sommes pas mal !... et...

NATHALIE.

Ah ! ça , comment faire le voyage de Constantinople ?

AGLAE.

Il n'y a qu'à écrire au Grand Turc , et je m'en charge.

LAURE.

Mais je vais partir sous deux jours , et la réponse n'arrivera pas pour ce temps-là... Faisons mieux... M. Jolibois , notre maître de danse , m'a dit que le dey d'Alger était à Paris... Vous savez que le dey est le grand-turc de son pays... justement , il demeure près d'ici... Ecrivons-lui.

NATHALIE.

C'est cela ; et nous lui enverrons la lettre par M. Jolibois , qui va souvent chez lui.

AGLAE.

Dans tous les cas , mes amies , jurons de ne jamais nous quitter.

NATHALIE ET LAURE.

Nous le jurons. (*Elles se donnent la main toutes trois.*)

TOUTES TROIS.

AIR du Serment de Guillaume Tell.

Jurons, (ter.)

Oui, tant que nous vivrons,
 Comme des sœurs soyons unies.
 Jurons d'être toujours amies ;
 Le ciel entend
 Ce doux serment.

LAURE.

Justement... voilà M. Jolibois.

AGLAÉ.

Amusez-le... Pendant ce temps-là je vais écrire au dey d'Alger.
(*Elle s'assied à la table et écrit.*)

SCÈNE VIII.

AGLAÉ , à la table , NATHALIE , LAURE , JOLIBOIS.

NATHALIE.

Ah! bonjour , monsieur Jolibois.

(*Laure et Nathalie lui font une profonde révérence.*)

JOLIBOIS.

Que-que vois-je !... Qu'est-ce que c'est que cette révérence-là , mesdemoiselles?... baissez le cou-ou (*Elles baissent la tête comme pour saluer.*) Eh! non , mesdemoiselles , c'est le cou-oude-pied.

NATHALIE.

Expliquez-vous donc.

JOLIBOIS.

Que diable!... je pa-arle clairement , je crois.

AGLAÉ , écrivant

Il y paraît.

NATHALIE*.

Vous nous faites toujours enrager , aussi.

JOLIBOIS.

Ne prenez pas de li-libertés avec moi , mesdemoiselles ; car je viens de faire do-donner une pénitence à vo-otre camarade Adélaïde , qui ne me respecte-pecte-pecte pas.

LAURE.

Mon bon monsieur Jolibois , nous ne voulons pas prendre de leçon aujourd'hui.

JOLIBOIS.

Ah! ah! petite espiègle , c'est donc pour cela que vou-ous n'étiez pas au réfectoire ?

AGLAÉ , passant à la droite de Jolibois , et faisant signe à Laure et à Nathalie d'aller signer la lettre.

Allons , monsieur Jolibois , ce sont nos cachets que vous voulez... eh bien ! les voilà , n'en parlons plus.

JOLIBOIS.

Fi donc ! mademoiselle , j'ai toujours pen-pensé qu'un maître qui recevait des ca-cachets sans donner de leçon , vo-olait l'argent de ses écolières. (*Il prend les cachets , et Laure remet la lettre à Aglaé , par derrière.*)

* Nathalie , Jolibois , Laure.

AGLAË, à la droite de Jolibois, Nathalie et Laure à sa gauche*.

Ah! çà, monsieur Jolibois, allez-vous toujours chez le dey d'Alger?

JOLIBOIS.

Pa-arbleu! je le crois bien... c'est moi qui lui enseigne notre idiome na-ational.

AIR du Verre.

Mais pour lui montrer le français,
Je ne me sers que de mes jambes;
Ainsi, je rends avec succès
Sa langue et ses pieds plus ingambes.
Oui, ce cher prince, qui déjà
Comprend très bien la pirouette,
Peut assister à l'Opéra,
Sans perdre un mot de *la Muette*.

AGLAË.

Il est jeune, n'est-ce pas, le dey d'Alger?

JOLIBOIS.

Mais... tout ce que je peux vous dire, c'est que c'est un homme à peu près de... de son âge.

AGLAË.

Vous êtes si complaisant! voulez-vous lui remettre cette lettre?

JOLIBOIS.

A qui?... au dey?... que diable lui écrivez-vous?

LAURE.

C'est pour le consulter sur un mot de la langue turque, que nous apprenons.

JOLIBOIS.

Ah! vous a-apprenez donc les langues mortes!... C'est bon, je m'en charge.

LAURE.

Vous nous garderez bien le secret?

JOLIBOIS.

Je suis le tom-tom-tombeau du secret.

NATHALIE.

AIR du Vaudeville des Couturières.

Adieu, partez soudain;
Mais, du silence,
De la prudence.
Adieu, partez soudain,
Allez trouver le sultan africain.

* Aglaë, Jolibois, Nathalie, Laure.

JOLIBOIS.

Oui, dans un instant.

AGLÉ, *à part, le regardant.*

La drôle de tête!

LAURE, *à Nathalie, à part.*

Dieu! qu'il a l'air bête!

NATHALIE, *à Jolibois.*

Vous êtes charmant.

JOLIBOIS.

Quoi, quoi! vraiment?

TOUTES LES TROIS.

Oui, vous êtes charmant.

ENSEMBLE.

TOUTES LES TROIS.

Allons, partez soudain, etc.

JOLIBOIS.

Allons, je pars soudain;

De la prudence,

Surtout du silence.

Adieu, je pars soudain,

Je vais trou-trouver le prince africain.

*(Aglaé, Laure et Nathalie entrent dans le jardin.)*JOLIBOIS, *seul.*

C'est bien le plus ma-alin petit trio que j'aie jamais connu.

SCÈNE IX.

JOLIBOIS, MADAME DUBREUIL.

MADAME DUBREUIL.

Ah! vous voilà, mon cher Jolibois... où sont donc les trois inséparables?... êtes-vous content de leurs progrès?

JOLIBOIS.

Enchan-anté... je viens de leur do-donner leçon... voilà les cachets... A propos, madame, vous m'avez défendu de me charger d'aucune lettre suspecte... en voici une qui me paraît avoir ce caractère.

MADAME DUBREUIL.

Voyons... *(Elle lit l'adresse.)* A monsieur, monsieur le

dey d'Alger , à Paris... Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

JOLIBOIS.

Li-isez.

MADAME DUBREUIL , *lisant*.

« Monsieur le Dey, nous venons de lire dans notre géographie que vous pouvez épouser plusieurs femmes... Nous sommes précisément trois dans votre voisinage, jeunes, aimables et très jolies. Nous avons juré de ne jamais nous séparer. On dit que vous quittez bientôt Paris. Si nous vous convenons, tâchez de venir nous voir, ou du moins faites-nous-le dire par monsieur Jolibois. Nous serons prêtes à partir avec vous... Nous sommes avec respect, monsieur le Dey, vos très humbles servantes. »

AGLÉ, LAURE, NATHALIE.

Grand Dieu ! quelle folie ! je ne peux m'empêcher d'en rire.

JOLIBOIS.

C'est singulier, madame ; vou-oulez-vous que je vou-ous apprenne une chose ?

MADAME DUBREUIL.

Voyons, voyons.

JOLIBOIS.

C'est que ces trois demoiselles ont écrit au dey d'Alger.

MADAME DUBREUIL.

Oh ! quelle nouvelle...

JOLIBOIS.

Vou-ous ne m'entendez pas... je vous dis qu'elles ont déjà écrit avant cette lettre-là.

MADAME DUBREUIL.

Et comment le savez-vous ?

JOLIBOIS.

C'est que le premier eunuque m'a pré-écisément dit hier que son maître voulait venir voir votre pen-pensionnat.

MADAME DUBREUIL.

Se pourrait-il !... Oh ! mais non, je crois plutôt que visitant les plus beaux établissemens de la capitale, il aura voulu voir ma maison.

JOLIBOIS.

Vous avez parfaitement raison... Le bruit court qu'il est venu à Paris pour voir toutes les curiosités. Il a vu le gouvernement... il demande à être renvoyé dans son endroit, toujours à ce qu'on dit, et c'est probable ; car il m'a proposé de le suivre en Alger, moyennant de forts appointemens,

et deux chameaux, si l'on accepte le tribut qu'il offre à la France, un tribut considérable... de l'or, des présens, son amitié.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Il s'engage à nous procurer
Beaucoup d'animaux magnifiques ;
Des Bé-bédouins, pour figurer
Dans nos fêtes patriotiques ;
Plus, une giraffe, un boa ,
Un zèbre, un lion , une tigresse,
Un joli singe ; et je suis là,
Pour lui rappeler sa promesse.

MADAME DUBREUIL.

Ah ! il va retourner dans son pays !

JOLIBOIS.

Ce n'est pas encore terminé... Le gouvernement ne demande pas mieux ; mais il n'y consent pas, parce que, voyez-vous, quand on tient le dey, il est dur de perdre la partie... de l'Afrique que l'on a conquise... et ce qu'il fait qu'il vient visiter votre pen-pensionnat.

MADAME DUBREUIL.

Voilà donc ce pauvre Perceval en rivalité avec un Turc !... mais cette lettre me fait concevoir un projet singulier... Oui, je veux donner une bonne leçon à ces trois demoiselles.

SCÈNE X.

JOLIBOIS, MADAME DUBREUIL, JEROME.

JÉRÔME, *sortant du jardin et accourant.*

Madame, madame, je viens vous dire que je n'y peux plus tenir... vos demoiselles dévastent tout dans mon jardin.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Un' fois quell's vienn'nt à se lancer,
Ell's ravag'nt mes fleurs les plus belles ;
Ell's sont en train de tout casser ;
C'est une émeute de d'moiselles.
Dans ce temps de troubl's et de rumeurs,
Le sexe mém' n'est pas tranquille ;
Des jeun's fill's qui détruis'nt des fleurs,
C'est une espèc' de guerr' civile.

MADAME DUBREUIL.

Laissez-moi, Jérôme... vous êtes insupportable !

JOLIBOIS.

Vous avez raison , madame , il est sou-ouverainement ennuyeux.

MADAME DUBREUIL.

Nous n'avons pas de temps à perdre pour l'exécution de mon projet... Jolibois , venez avec moi , vous pourrez nous être utile.

JOLIBOIS.

Madame , tout ce que je puis vous dire , c'est que je me joins à vous de corps et d'esprit. (*Il donne la main à madame Dubreuil , et ils sortent.*)

SCENE XI.

JEROME , seul.

« Jérôme , vous êtes insupportable ! » Elle n'a jamais que ça à me dire... et puis , elle me reproche d'être paresseux , de ne pas soigner son jardin... Pardine ! un jardin qui ne rapporte que des sottises... je n'ai pas besoin de m'en occuper... ça vient tout seul sans culture. (*Il regarde par la porte du jardin.*) Voyez-vous les petites gaillardes , comme elles se donnent !... elles fourragent toutes mes plantations... Dieu ! en voilà une qui arrache mes asperges !... et ces autres , là-bas , qui mangent des pommes vertes !... (*Il vient sur le devant du théâtre.*) Voilà les fruits de l'éducation.

AIR : *Ah ! de quel souvenir affreux* (des Visitandines).

On leur donne plus d'un talent
Dont ell's ne se serviront guères ;
On d'vrait plutôt , dès à présent ,
En fair' de bonnes ménagères.
Un jour , en mettant l'pot au feu ,
Ell's diront avec amertumes :
« Dans l'temps où nous n'pensions qu'au jeu ,
« Que n'nous a-t-on appris un peu
« A connatr' le prix des légumes ? »

Attends , attends... je vais abrégér la récréation... elles vont être bien attrapées !... (*Il va sonner la cloche qui est à l'entrée du jardin.*) On voit bien que c'est pour la classe que je sonne... personne ne vient. Ah ! je vais faire un autre carillon. (*Il sonne encore plus fort. Des pensionnaires entrent lentement. Jérôme va se cacher dans la tribune.*)

SCÈNE XII.

TOUTES LES PENSIONNAIRES, JÉRÔME, *caché dans la tribune.*

(*Elles arrivent et se placent comme à la première scène.*)

CHOEUR.

AIR : *L'amour un jour*, etc. (de la Demoiselle à marier.)

Déjà, grands dieux !
Reprendre sa place !
Toujours en classe,
Ah ! c'est ennuyeux !

LA PETITE PENSIONNAIRE.

Ah ! mon Dieu ! que la récréation a été courte aujourd'hui !...

LAURE.

C'est que le temps passe vite quand on s'amuse.

AGLAE, *bas à Nathalie.*

Il me tarde bien de savoir ce que dira le dey d'Alger.

JÉRÔME, *se montrant à la tribune,*

Chut ! silence !

AGLAE *et les autres.*

Tiens, c'est Jérôme ! (*Elles éclatent de rire.*)

JÉRÔME.

Voulez bien ne pas rire, mesdemoiselles... je mets en pénitence la première qui me manquera.

AGLAE.

Mesdemoiselles, écoutez le sermon du père Jérôme.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME DUBREUIL.

MADAME DUBREUIL.

Bonne nouvelle, mesdemoiselles, bonne nouvelle, il n'y aura pas de classe ce soir.

(*Toutes les pensionnaires sautent de joie.*)

JÉRÔME, *du haut de la tribune.*

Il n'y aura pas de classe ce soir !

MADAME DUBREUIL.

Qu'est-ce que vous faites donc là, Jérôme ?

JÉRÔME, *descendant de la tribune.*

Je voulais voir si je représenterais bien à la tribune tout comme un autre.

MADAME DUBREUIL*.

Allez-vous-en plutôt tout disposer pour la réception du dey d'Alger.

AGLAË, *bas à Laure.*

Le dey!... entends-tu, ma bonne?

LAURE, *de même.*

Il a reçu notre lettre.

MADAME DUBREUIL.

Il m'a fait demander la permission de venir voir ma maison.

JÉRÔME.

Bon! voilà des étrennes qui m'arrivent... je cours à mon poste. (*Il sort.*)

MADAME DUBREUIL.

Ah! çà, mesdemoiselles, voici l'occasion de vous signaler. Songez à déployer toutes les graces, tous les talens... c'est un étranger de marque... il faut lui donner une haute idée de l'utilité de nos institutions.

LAURE.

Mais pour paraître devant lui, il me semble que notre parure est bien négligée.

MADAME DUBREUIL.

Non, mes enfans, vous êtes fort bien.

NATHALIE, *à Laure.*

Comment me trouves-tu, ma bonne?

LAURE, *à Nathalie.*

Très bien... Mais, je t'en prie, arrange-moi ma ceinture je crois qu'elle n'a pas assez de grace.

MADAME DUBREUIL, *à part.*

Déjà de la coquetterie!... tant mieux.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, JÉRÔME.

JÉRÔME, *accourant.*

Madame, voilà monsieur le dey.

LAURE, *à part.*

Je sens mon cœur qui bat.

NATHALIE.

Je tremble.

AGLAË.

Que vous êtes enfans!

* Madame Dubreuil, Jérôme, Laure, Aglaë, Nathalie

JÉRÔME.

Faut-il le faire entrer ?

MADAME DUBREUIL.

Combien de fois faut-il donc vous le dire ?

JÉRÔME.

Comment, madame, un Turc?... un infidèle, dans une maison comme celle-ci ?

MADAME DUBREUIL.

Allez donc, Jérôme, allez donc.

JÉRÔME.

A présent ma responsabilité est à couvert... moi, je m'en lave les mains... (*courant à la porte du fond.*) Entrez, monsieur le Turc.

(*Les portes du fond s'ouvrent et Perceval, escorté de plusieurs Turcs, entre au son d'une musique guerrière. Pendant la marche, toutes les pensionnaires passent à gauche. Quand les portes s'ouvrent, les garçons de théâtre enlèvent la tribune, les bancs et la table.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, PERCEVAL, *en turc*, JOLIBOIS, *en eunuque*, suite.

CHOEUR.

Air de la Marche de Marie.

Ah ! pour nous quelle gloire !
Un grand seigneur vient dans ce séjour.
Ah ! pour nous quelle gloire !
Tous d'un aussi beau jour
Conservons la mémoire,
Fêtons un aussi beau jour.

(*Perceval se place à droite avec sa suite. A la fin de la marche, il salue à la turque et s'assied sur des carreaux que quatre hommes de sa suite ont portés. Madame Dubreuil s'assied à la gauche de Perceval, Jolibois reste debout derrière lui; Jérôme est du côté des pensionnaires.*)

LAURE.

Oh ! qu'il est joli !

JÉRÔME, montrant Jolibois.

Qu'est-ce que c'est donc que cet autre marabout-là ?

MADAME DUBREUIL, *bas à Perceval, en lui indiquant Laure.*

Voici celle qui vous est destinée... Tâchez de prendre le langage oriental.

PERCEVAL, *à madame Dubreuil.*

Puits de science! quand je t'aperçois au milieu de tes jeunes élèves, il me semble voir l'astre de l'Orient répandant sur tout ce qui l'entoure une lumière vive et pure.

NATHALIE.

Comme il parle bien!

MADAME DUBREUIL.

Je ne crois pas pouvoir mieux répondre aux bontés de Sa Hautesse, qu'en lui faisant voir la manière dont je forme mes élèves à la pratique de tous les arts utiles. Nathalie, chantez, mademoiselle.

LAURE, *avec dépit.*

C'est la plus jeune, et on la fait paraître la première... quelle injustice!

AGLAÉ, *à Laure.*

Ma bonne, comment nous reconnaîtra-t-il?

JOLIBOIS, *bas à Laure et à Aglaé.*

Je me suis mis en Tu-urc; mais je veux garder l'incognito.

AGLAÉ.

Alors ne parlez donc pas.

(*Nathalie, qui pendant ce temps a été chercher un morceau de musique, vient le chanter.*)

PERCEVAL, *après que Nathalie a chanté.*

Allah! je crois entendre une houri, charmant les ennuis du prophète.

(*Il donne un flacon d'essence de rose à Jolibois, qui le remet à Nathalie, en lui faisant une génuflexion.*)

JÉRÔME, *à Jolibois.*

Écoute donc, eunuque, dis-lui de ne pas oublier le jardinier.

MADAME DUBREUIL.

A vous, Aglaé, dansez.

LAURE, *à part.*

C'est affreux! vous verrez que je ne paraîtrai pas du tout.

(*Aglaé danse un pas.*)

PERCEVAL.

Par Mahomet! elle a la grace d'une odalisque et la légèreté d'une gazelle.

(*Il donne une bague de diamans à Jolibois, qui va la remettre Aglaé.*)

NATHALIE.

Il ne dit donc rien , cet ennuque ?

JÉRÔME.

Mademoiselle, ces gens-là ne parlent jamais devant les dames.

MADAME DUBREUIL.

J'espère qu'il suffit à Sa Hautesse de ces exercices, pour juger...

LAURE, *s'avançant avec dépit.*

Comment, madame, vous ne me faites rien dire ?

MADAME DUBREUIL, *à part.*

Elle est piquée, bon... (*haut.*) Votre excellence veut-elle bien encore?... (*Perceval fait un signe d'approbation.*) Eh bien ! mademoiselle, récitez des vers... *La pauvre fille.*

LAURE, *récitant les vers suivans.*

J'ai fui ce pénible sommeil
 Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
 J'ai devancé sur la montagne
 Les premiers rayons du soleil.
 Tout s'éveillait dans la nature :
 Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs,
 Sa mère lui portait la douce nourriture ;
 Mes yeux se sont mouillés de pleurs :
 Ah ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
 Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
 Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
 Rien ne m'appartient sur la terre,
 Je n'eus pas même de berceau ;
 Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
 Devant l'église du hameau.
 Vers la chapelle hospitalière,
 En pleurant, j'adresse mes pas ;
 La seule demeure ici-bas
 Où je ne sois point étrangère,
 La seule devant moi qui ne se ferme pas.
 Souvent j'interroge la pierre
 Où commencèrent mes douleurs ;
 J'y cherche la trace des pleurs,
 Qu'en m'y laissant, peut-être y répandit ma mère.
 Souvent aussi mes pas errans

Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
 Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférens :
 La pauvre fille est sans parens,
 Au milieu des cercueils, ainsi que sur la terre !
 J'ai pleuré quatorze printemps,
 Loin des bras qui m'ont repoussée ;
 Revienš, ma mère, je t'attends
 Sur la pierre où tu m'as laissée.

(*Jolibois s'avance pour recevoir le présent ; Perceval se lève sans lui rien donner.*)

LAURE, *passant à gauche.*

O ciel ! il s'en va.

MADAME DUBREUIL.

Je vais maintenant montrer en détail à Sa Hautesse le local agréable et commode que j'occupe.

JÉRÔME.

C'est à présent mon tour... il va voir le jardin.

(*Perceval fait signe à sa suite, qui sort au son de la marche ; il donne la main à madame Dubreuil ; en sortant, il regarde les trois amies et jette le mouchoir à Laure, qui a l'air fort mécontente d'un pareil présent.*)

(*Reprise du chœur d'entrée.*)

SCENE XVI.

AGLAÉ, LAURE, NATHALIE.

NATHALIE.

Eh bien ! mes amies, qu'en dites-vous ?

AGLAÉ.

Moi, je ne me plains pas ; mais cette pauvre Laure, il n'a pas seulement eu l'air de l'écouter.

LAURE.

Oui, mais en revanche, il n'a pas cessé de me regarder.

AGLAÉ.

Oh ! pour le coup, tu te trompes bien... c'est sur mo-
 qu'il a toujours eu les yeux fixés.

NATHALIE.

Vous me permettrez de vous dire, mesdemoiselles, que vous êtes bien peu clairvoyantes. Vous n'avez donc pas fait attention que quand j'ai chanté...

LAURE.

Chanté ! oh ! ne parle pas de ça , ma bonne amie , jamais tu n'as eu si peu de voix.

AGLAÉ.

C'est bien vrai... ça m'a fait de la peine.

NATHALIE.

Toi, qui te moques de moi, il est sûr que tu as joliment dansé.

LAURE.

Oh ! horriblement.

AGLAÉ.

J'ai encore mieux dansé que tu n'as récité tes vers.

NATHALIE.

Au reste, les présents font foi... comme il est joli le mien ! quelle odeur !

AGLAÉ.

Et le mien , quel éclat !

NATHALIE.

Celui de Laure n'est pas merveilleux... un mouchoir.

LAURE.

J'en conviens ; mais aussi avec quelle grace il me l'a donné lui-même , tandis qu'il vous a froidement envoyé les vôtres !

AGLAÉ.

Allez , mademoiselle , vous êtes une coquette.

LAURE.

Et vous une jalouse.

NATHALIE.

Et vous une orgueilleuse.

ENSEMBLE.

LAURE.

AIR : *Cessez de vous en défendre.*

Ah ! j'étouffe de colère ;

Seule, je n'ai pu lui plaire.

Que leurs riches présents

Du mien sont différens !

Je me vois sacrifiée ;

Suis-je assez humiliée !

De bon cœur si j'osais,

Oui, je crois que j'en pleurerais

AGLAÉ et NATHALIE.

Elle étouffe de colère ;

Seule elle n'a pu lui plaire.

Que nos riches présens
Du sien sont différens!
De se voir sacrifiée,
Comme elle est humiliée!

Je le crois, rien jamais
Ne pourra calmer ses regrets.

AGLAË, *montrant à Laure la bague qu'elle a reçue.*

Vois donc, quelle magnificence!

NATHALIE, *lui mettant son flacon sous le nez.*

Comme c'est doux à respirer!

LAURE, *tristement.*

Hélas! moi, quelle différence!

AGLAË.

Eh bien! elle est prête à pleurer.

NATHALIE, *passant auprès d'Aglæ*.*

Alors, on ne pouvait, je pense,

Pour essuyer ses jolis yeux

Lui faire un don plus précieux.

ENSEMBLE.

LAURE.

Ah! j'étouffe de colère, etc.

AGLAË et NATHALIE.

Elle étouffe de colère, etc.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE XVII.

LAURE, *seule.*

A-t-on jamais vu un amour-propre pareil? que je serais contente si je pouvais les humilier!... Mais depuis un instant quel est donc le changement qui s'est opéré en moi? en pensant à cet étranger, j'éprouve un saisissement, un trouble que je ne saurais définir... Mais le voici... je tremble.

SCÈNE XVIII.

PERCEVAL, LAURE.

PERCEVAL.

Aimable Laure, j'échappe à la foule importune, et mon cœur me ramène en ces lieux... Vous êtes seule... où sont donc vos deux amies?

* Aglaë, Nathalie, Laure.

LAURE.

Monsieur , je n'en sais rien.

PERCEVAL.

Serais-je assez malheureux pour qu'elles évitassent ma présence ?

LAURE.

Elles ne me l'ont pas dit.

PERCEVAL.

Mais quel trouble semble vous agiter ?

LAURE.

Allez , monsieur le dey , je suis d'une colère... vous êtes la cause que nous venons de bien nous disputer.

PERCEVAL.

Comment, vous, les trois amies!... Ce n'était pas là ce que m'annonçait votre lettre... mais quel motif a pu causer cette désunion ?

LAURE.

Mademoiselle Aglaé...

PERCEVAL.

Aglaé!... ah! je ne puis le croire... elle a une physionomie vive , des graces piquantes ; un air de candeur et d'innocence auquel il est impossible de résister.

LAURE.

Oh! c'est un enfant !

PERCEVAL.

Oui , mais un enfant bien aimable.

LAURE, *à part.*

Il en est fou.

PERCEVAL.

Quant à Nathalie, elle réunit les qualités du cœur aux agrémens de l'esprit... elle a l'air si bon... Oh! c'est un ange de douceur.

LAURE.

Oui , c'est une bonne fille.

PERCEVAL.

Eh bien ! il est facile de vous réconcilier... Tenez, moi, je m'en charge... nous partirons demain.

LAURE.

Ne comptez pas sur moi , monsieur.

PERCEVAL.

O ciel!... que m'apprenez-vous ?

LAURE.

Vous pouvez partir avec mes deux amies ; mais moi , je ne suis pas d'humeur d'être sacrifiée.

PERCEVAL.

Sacrifiée!

LAURE.

Aglé est si belle, Nathalie si bonne!... Si vous m'emmenez avec vous, ce ne serait que par complaisance.

PERCEVAL.

Eh! qui a pu vous dire?...

LAURE.

Ce sont ces deux demoiselles; elles prétendent que vous n'avez seulement pas fait attention à moi.

PERCEVAL.

Ah! charmante Laure, pouvez-vous le penser? vous ne connaissez pas l'impression que vous avez faite sur moi.

LAURE.

Vous me trompez maintenant.

PERCEVAL.

Vos deux compagnes viendront avec vous, mais vous régnerez sur elles, comme vous régniez sur mon cœur.

LAURE, *avec joie.*

Je régnerai sur elles! (*se reprenant.*) Mais non, nous sommes trop bonnes amies; je serais fâchée de leur faire de la peine... Tenez, tout bien combiné, je crois qu'il vaut mieux les laisser ici.

PERCEVAL.

Réfléchissez bien, avant de vous attacher à mon sort.

Air de Téniers.

Épargnez-vous un regret inutile.
De ma patrie et du trône exilé,
Chez l'étranger, où je demande asile,
Je vis obscur, et du monde isolé.

LAURE.

De partager un destin si sévère,
Personne, hélas! ne doit être jaloux;
Vous le voyez... rien n'empêche, au contraire,
Que je parte seule avec vous.

PERCEVAL.

C'en est fait, je ne puis résister à tant de grace et d'ingénuité... Vous venez de prononcer le bonheur du plus tendre et du plus fidèle des amans, et c'est à vos pieds que je jure de ne vivre que pour vous adorer.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DUBREUIL, NATHALIE,
AGLAE, LES PENSIONNAIRES*.

MADAME DUBREUIL, *en entrant.*

Mesdemoiselles, nous allons faire décider la question.
Mais que vois-je!

LAURE.

Je suis perdue.

MADAME DUBREUIL.

Comment, mademoiselle, vous qui résistiez avec tant d'opiniâtreté aux ordres de votre oncle...

NATHALIE.

Oh! c'est affreux.

AGLAE.

Grondez-la bien.

PERCEVAL.

Madame, vous savez qui je suis, mes intentions vous sont connues; je suis prêt à m'unir à Laure par les liens les plus sacrés.

AGLAE.

Vous savez nos conditions, monsieur le dey... Vous nous emmènerez toutes les trois.

PERCEVAL.

C'est à mon astre à prononcer.

NATHALIE *et* AGLAE, *en riant.*

Oh! son astre!

LAURE.

Mes amies, j'aurais sans doute bien du plaisir à vous avoir auprès de moi. (*bas à Perceval.*) Ne les emmenez pas. (*haut.*) Mais je dois obéir aux ordres du dey. (*bas.*) Dites que non.

AGLAE.

C'est bon, mademoiselle, nous vous voyons bien... et votre serment?...

SCENE XX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, JÉRÔME, *tenant JOLIBOIS par l'oreille.*

JÉRÔME, *courant.*

Madame, madame, ce n'est pas des Turcs, ce n'est pas des Turcs, madame; voilà ce coquin d'eunuque que j'ai surpris à boire mon vin.

* Aglaé, Nathalie, Perceval, Laure, madame Dubreuil.

JOLIBOIS.

Lai-aissez-moi donc... Vou-ous me faites mal.

JÉRÔME.

C'est Jolibois.

MADAME DUBREUIL, *seignant une surprise.*

Que signifie ?

JÉRÔME.

Ils boivent du vin !... C'est un dey faux.

PERCEVAL.

Mademoiselle, reconnaissez en moi l'époux que M. Derrière vous destinait.

LAURE.

Je respire.

PERCEVAL.

Je me nomme Perceval... j'habite ordinairement le département de la Côte-d'Or ; et je suis propriétaire du clos Vougeot.

JÉRÔME, *ôtant son chapeau.*

Du clos Vougeot, monsieur?... j'ai bien l'honneur de vous saluer, vous êtes un homme respectable.

AGLAË.

C'est fini, je ne compte plus sur l'amitié des femmes.

JOLIBOIS.

Messieurs et mesdames, savez-vous ce qui résulte de tout ceci ; c'est que mademoiselle Laure épouse monsieur Perceval... et voilà tout.

CHOEUR.

Air du finale du vieux Mari.

Ah ! pour une amie
 A jamais chérie,
 Adressons aux cieux
 Les plus tendres vœux.

TRIO.

AGLAË, NATHALIE, LAURE.

Air d'un bouquet de Romarin.

En ces lieux, lorsque l'amour,
 Inconnu naguère,
 Brise entre nous sans retour
 Un lien sincère,
 Nous pensons avec plaisir,
 Qu'ici pour nous réunir,
 Il suffit d'un seul désir :
 Celui de vous plaire.

FIN.

